



Michel Laporte

12 histoires d'amour célèbres

Flammarion jeunesse

// Ils demeuraient là, à se fixer, comme si la foudre venait de les frapper. En fait, c'est bien ce qu'il venait de se passer : le coup de foudre ! Raides dingues l'un de l'autre, ils étaient devenus à tout jamais Bonnie et Clyde. //

Dès 11 ans

Les plus belles lectures du collège

On le sait, le plus souvent, les belles histoires d'amour finissent mal. Seulement, avant la catastrophe finale, que d'émotions, d'extases, de soupirs, de moments délicieux et de beauté ! Tristan et Iseut, Roméo et Juliette, Eurydice et Orphée, ou encore Bonnie et Clyde... découvrez le destin hors du commun de couples mythiques !

Illustration de couverture de Fred Sochard.

MICHEL LAPORTE

12 HISTOIRES D'AMOUR CÉLÈBRES

Illustrations de Fred Sochard

Flammarion jeunesse

© Flammarion, pour le texte et l'illustration, 2008

© Flammarion, 2012

© Flammarion, pour la présente édition, 2020

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0815-2178-0

Voici des histoires d'amour. Elles nous viennent de différents pays et d'un peu tous les temps, preuve que les aventures des amoureux, leurs félicités et leurs tourments, leurs bonheurs et, surtout, leurs malheurs inspirent les poètes, les dramaturges, les romanciers, depuis que la littérature existe.

Leurs malheurs surtout car, on l'aura vite constaté, ces histoires sont tristes, pour la plupart. Les chansons, qui très souvent expriment l'opinion du plus grand nombre, ne se trompent pas quand elles affirment que «les histoires d'amour finissent mal, en général» ou encore qu'«il n'y a pas d'amour heureux».

Alors, lecteurs et lectrices, préparez les mouchoirs ! Le sort de ceux et celles qui s'aiment est très souvent tragique à la fin, même si, dans certains cas, subsiste une lueur d'espoir.

Ce n'est du reste pas un hasard si une bonne partie de ces histoires a fourni des sujets aux musiciens auteurs d'opéra – mine de rien, les scènes des théâtres sont les endroits où les passions, l'amour en particulier, sont poussées à l'extrême... et où on tue le plus de monde ! Il est rarissime que, sur les planches, héros et héroïnes s'en tirent sans casse.

Au point que plusieurs autres histoires qui ont, elles aussi, inspiré des œuvres lyriques auraient amplement mérité leur place dans ce recueil : Mimi Pinson et Rodolphe, Manon Lescaut et Des Grieux, Carmen et Don José, Woyzeck et Marie, Pelléas et Mélisande, Othello et Desdémone, Ulysse et Pénélope, Didon et Énée, et beaucoup d'autres.

À toutes celles-là, il aurait aussi fallu ajouter celles d'Abélard et Héloïse, de Lancelot et Guenièvre, de Philémon et Baucis, d'Isis et Osiris, et tellement, tellement d'autres – les scénarios des dix mille et un films d'amour tournés depuis que le cinéma existe, par exemple !

Seulement, il fallait choisir. Et se limiter à un nombre d'histoires qui puisse tenir dans un livre de taille raisonnable. Alors en voici douze. Douze qui sont parmi les plus belles. Et si la plupart racontent des passions malheureuses, on va en lire aussi – heureusement ! – qui se finissent bien ou qui rêvent d'amours idéales.

L'AMOUR FACE AU DESTIN



Tout semble destiner deux êtres l'un à l'autre : le destin, leurs familles, une éducation commune, une tendresse et une inclination réciproques, une aventure forte partagée, un départ main dans la main pour une vie nouvelle... L'existence n'est que sourires, le bonheur est tout proche, il faudra juste un peu de temps encore...

Et patatras ! Voilà la malchance qui survient, le mauvais sort, les éléments, une tempête qui se déchaîne, un bateau qui fait naufrage ou qui repart mal à propos...

Quand le destin s'en mêle, il ne sert à rien de lutter...

1. PAUL ET VIRGINIE



Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière Port Louis, sur l'île de France¹, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Là, on n'entend plus aucun bruit, pas même celui de la mer, et on ne voit à l'entour que de grands rochers escarpés comme des murailles.

1. Aujourd'hui : l'île Maurice.

Ces masures et ce terrain inculte étaient habités autrefois par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Voici leur histoire.

En 1726, un jeune homme de Normandie, M. de la Tour, vint dans l'île chercher fortune. Il avait avec lui sa jeune femme, qu'il aimait beaucoup et dont il était également aimé. Elle était d'une riche famille mais il l'avait épousée en secret parce que les parents de la jeune fille s'étaient opposés au mariage.

L'ayant laissée à Port Louis, il s'embarqua pour Madagascar dans l'intention d'y acheter quelques Noirs et de revenir au plus vite fonder une plantation. Seulement il y débarqua pendant la mauvaise saison et, peu de temps après son arrivée, y mourut des fièvres. Sur l'île de France, sa femme, qui était enceinte, se trouva veuve et n'ayant pour tout bien au monde qu'une esclave noire. Son malheur lui donna du courage : elle résolut de cultiver un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Sur cette île presque déserte, le terrain était à discrétion. Délaissant les secteurs les plus fertiles, elle choisit une gorge de montagne pour s'y retirer, comme si le calme de la nature pouvait apaiser les peines de l'âme. Mais là, la Providence lui offrit plus que ne donnent les richesses ou la grandeur : une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible qui s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne d'une famille de paysans, dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse si elle n'avait eu la faiblesse de croire à l'amour d'un gentilhomme du voisinage. Celui-ci lui avait promis de l'épouser, or il ne tarda pas à l'abandonner en refusant même d'assurer la subsistance de l'enfant dont il la laissait enceinte. Fuyant son village natal, elle était allée cacher sa faute aux colonies. Un vieux Noir, qu'elle avait acquis avec quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Mme de la Tour, suivie de sa servante, trouva Marguerite qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une situation semblable à la sienne. Elle raconta son histoire et lui fit part de ses besoins présents. Marguerite fut émue de ce récit et lui avoua en retour l'imprudence dont elle s'était rendue coupable. Elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Mme de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras :

— Ah ! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi que j'en ai trouvé chez mes parents !

Ces deux dames convinrent de se partager le fond du bassin où Marguerite était installée.

Chacune prit pour elle à peu près dix arpents de terre cultivable et on fit bâtir une nouvelle case tout près de celle de Marguerite. À peine fut-elle achevée que Mme de la Tour mit au monde une fille qui reçut le nom de Virginie. L'enfant de Marguerite s'appelait Paul.

Grâce aux soins assidus des esclaves, les deux petites plantations ne tardèrent pas à être de quelque rapport. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un Noir wolof encore robuste quoique déjà âgé. Il avait de l'expérience et un grand bon sens naturel. Il cultivait les terrains qui lui semblaient les plus fertiles indifféremment sur les deux propriétés en y mettant les semences qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux et, au pied des roches, des potirons, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates qui y viennent très sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent. Le long de la rivière et autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage ainsi que quelques plants de tabac pour distraire ses soucis et ceux de ses bonnes

maîtresses. Il allait aussi couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là pour en empierrer les chemins.

Il était fort attaché à Marguerite et guère moins à Mme de la Tour, dont il avait épousé la servante peu après la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté l'art de faire des paniers et des étoffes avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était adroite, propre, et active. Elle avait soin de préparer à manger, d'élever des poules et d'aller de temps en temps vendre à Port Louis le peu de superflu que laissaient les deux plantations.

Si vous joignez à tout cela deux chèvres élevées près des enfants et un gros chien qui veillait la nuit au-dehors, vous aurez une idée précise de ces deux métairies et de leur revenu. Il suffisait à faire vivre les deux amies et leurs familles même si on ne portait de souliers que pour aller, de grand matin, à la messe du dimanche à l'église des Pamplemousses.

L'amitié mutuelle des deux femmes redoublait à la vue de leurs enfants, tous deux fruits d'un amour infortuné. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait.

— Mon amie, disait Mme de la Tour, chacune de nous aura deux enfants, et chacun de nos enfants aura deux mères.

Ainsi ces deux petits se remplissaient-ils de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur. Déjà leurs mères parlaient de leur mariage par-dessus leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale finissait souvent par les faire pleurer car elle leur rappelait leur malheur passé.

Rien n'était comparable à l'attachement mutuel que les enfants se témoignaient déjà. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie ; à sa vue il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était aussitôt averti par les cris de Paul ; et cette aimable fille dissimulait tout de suite son mal pour qu'il ne souffre pas de sa douleur.

La nuit même ne pouvait les séparer ; elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils se donnèrent furent ceux de frère et de sœur. Leur éducation redoubla leur amitié car elle fut dirigée vers leurs besoins réciproques. Tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas fut du ressort de Virginie, et ses travaux

étaient toujours suivis des louanges de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin ou, une petite hache à la main, courait dans les bois.

Au reste ils étaient ignorants comme des Créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés ; leur curiosité ne s'étendait pas au-delà de la montagne voisine. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes ; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient emplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas voler, tout chez eux étant commun ; ni mentir, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats ; chez eux l'affection filiale était née de l'affection maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer et s'ils ne passaient pas beaucoup de temps à l'église en longues prières, partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils élevaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein d'amour.

Ces deux aimables enfants coulèrent ainsi leur jeunesse ; elle fut pareille à une belle aube qui annonce un jour encore plus beau. Combien de

fois leurs mères, les serrant dans leurs bras, bénirent-elles le Ciel de la consolation qu'ils préparaient à leur vieillesse !

À douze ans, la taille de Virginie était plus qu'à demi formée ; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête ; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage.

Pour Paul, sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint plus brun, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux ne leur avaient donné la plus grande douceur. Plus robuste que ne le sont les Européens à quinze ans, il s'était mis en devoir d'embellir ce que Domingue ne faisait que cultiver. Il allait dans les bois voisins déraciner de jeunes citronniers, des orangers, des tamarins qu'il plantait autour des cases en même temps qu'il semait des pépins ou des noyaux de manguiers, d'avocats, de goyaviers et d'autres fruits exotiques.

À la saison pluvieuse, on restait tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. Puis on y prenait un repas champêtre qui n'avait coûté la vie à aucun animal ! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de

patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'ananas offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucres les plus agréables. Virginie y ajoutait des sorbets et des cordiaux faits avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient bercées par le bruit de la pluie qui tombait sur la couverture de leurs cases ou par celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots.

Dans la belle saison, les dimanches, après la messe à l'église des Pamplemousses, on se rendait parfois sur les bords de la mer. On pêchait des cabots, des poulpes, des rougets, des langoustes, des crevettes, des crabes, des oursins, des huîtres, et des coquillages de toute espèce. Paul, qui nageait comme un poisson, s'avancait au-devant des vagues puis, à leur approche, il fuyait devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivaient. Virginie à cette vue jetait des cris perçants et disait que ces jeux-là lui faisaient grand-peur.

Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. L'amour, l'innocence, la piété développaient chaque jour la beauté de leur âme. Quelquefois, quand il se trouvait seul avec Virginie, Paul lui disait :

— Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux ; le chant des bengalis, moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps frémit de plaisir. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt ; tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel ; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher.

Virginie lui répondait :

— Ô mon frère ! les rayons du soleil me donnent moins de joie que ta présence ! Vois nos oiseaux ; élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous ; ils sont toujours ensemble comme nous. Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs ? N'en avons-nous pas assez dans le jardin ? Comme te voilà fatigué ! Tu es tout en nage !

Et avec son petit mouchoir blanc elle lui essuyait le front et les joues, et elle lui donnait des baisers.

Cependant vint un temps où Virginie se sentit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir ; son teint jaunissait ; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux et la société de sa famille

bien-aimée. Elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires, cherchant partout du repos, et ne le trouvant nulle part.

Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant puis, tout à coup, un embarras subit la saisissait ; un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur son ami. Paul cherchait à l'embrasser pour la réconforter, mais elle détournait la tête et fuyait, tremblante, vers sa mère.

Si Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges, Mme de la Tour devinait bien la cause du mal de sa fille, mais elle n'osait pas lui en parler.

Un soir, alors que depuis plusieurs jours des chaleurs excessives couvraient l'île comme un vaste parasol, un terrible orage éclata. Des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons ; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel.

Quand la tempête se calma enfin, Virginie fut désolée de constater que le jardin était tout bouleversé par d'affreux ravins ; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut ; de grands amas de sable couvraient les prairies. Il n'y avait plus aux environs ni gazons ni oiseaux, excepté quelques bengalis qui déploraient plaintivement la perte de leurs petits.

À la vue de cette désolation, elle dit à Paul :

— Tu avais planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la Terre ; il n'y a que le Ciel qui ne change point.

— Que ne puis-je te donner quelque chose du Ciel ! lui répondit-il. Mais je ne possède rien, même sur la Terre !

— Tu as à toi un portrait de saint Paul, dit Virginie, rougissant.

Aussitôt, il courut le prendre dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature représentant l'apôtre Paul. En le recevant des mains de son ami, Virginie assura d'un ton ému :

— Il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai !

Cependant Marguerite disait à Mme de la Tour : « Pourquoi ne marions-nous pas nos enfants ? » Mme de la Tour répondait : « Ils sont trop jeunes et trop pauvres. Attendons que Paul ait l'âge de nous soutenir par son travail. En le faisant passer en Inde pour un peu de temps, le commerce lui fournira de quoi acheter quelques esclaves. Et à son retour, nous le marierons à Virginie. »

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à Mme de la Tour une lettre de sa tante. Elle demandait à sa nièce de venir auprès d'elle ou, si elle ne le pouvait pas, d'envoyer Virginie à laquelle elle destinait une bonne éducation et, à sa mort, la donation de tous ses biens.

Cette lettre répandit la consternation dans la famille. Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot.

— Pourriez-vous nous quitter maintenant ? demanda Marguerite à Mme de la Tour.

— Non, mon amie, reprit Mme de la Tour. Je ne vous quitterai pas. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié.

À ce discours des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul serra Mme de la Tour dans ses bras.

Seulement, le lendemain, un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, vint à la plantation. C'était M. de la Bourdonnais, le gouverneur de l'île. S'adressant à Mme de la Tour, il lui dit :

— Vous avez, madame, une tante de qualité et fort riche qui vous attend auprès d'elle à Paris.

Mme de la Tour répondit que sa santé ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage.

— Au moins, reprit le gouverneur, envoyez mademoiselle votre fille. Je ne vous cache pas que votre tante a requis l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. N'exerçant mon pouvoir que pour rendre heureux les habitants de cette colonie, je répugne de recourir à la force. J'attends plutôt de votre bonne volonté un sacrifice de quelques années dont dépend le bien-être futur de toute une vie.

Il ajouta qu'un vaisseau était prêt à partir pour la France, que c'était l'occasion d'y envoyer la jeune fille. Il précisa qu'il la recommanderait à une de ses parentes qui y était passagère. Sur quoi il s'en alla en répétant qu'il ne fallait pas abandonner une fortune immense qui valait bien le sacrifice de quelques années.

Mme de la Tour, au fond, n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer Virginie et Paul pendant quelque temps. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit :

— Mon enfant, je souhaite te voir partir auprès de ma tante pour une paire d'années ou trois. Mais je ne veux pas te contraindre. Réfléchis à ton aise, et décide toi-même.

Vers le soir, il arriva chez elles un homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île. Il était envoyé par le gouverneur.

— Dieu soit loué ! dit-il en entrant. Vous voilà riches. Vous pourrez désormais écouter votre bon cœur et faire du bien aux pauvres !

S'adressant à Virginie, il ajouta :

— L'état de santé de votre mère l'empêche de voyager mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir aux ordres de la Providence ainsi qu'à ceux de nos vieux parents, même s'ils semblent injustes. Votre voyage en France est un sacrifice mais c'est la volonté de

Dieu. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle ?

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant :

— Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que Sa volonté soit faite !

Trois jours plus tard, Virginie s'embarqua pour la France. Au point du jour, le vaisseau qui l'emportait mit à la voile. Paul n'alla pas au port la voir partir. Mais grimpé sur le plus haut sommet de l'île, il suivit le bateau des yeux aussi longtemps qu'il le put.

Les jours suivants il recueillit tout ce dont Virginie faisait usage, les derniers bouquets qu'elle avait portés, une tasse où elle avait coutume de boire. Et comme si ces restes de son amie étaient les choses du monde les plus précieuses, il les baisait et les serrait sur son cœur.

Dès lors, il vécut dans l'attente du retour de sa bien-aimée, non sans craindre qu'elle finisse par l'oublier, un souci qui le préoccupa de plus en plus à mesure que le temps passa. Or il s'écoula un an et demi sans que Mme de la Tour ait des nouvelles de sa tante et de sa fille.

Enfin, par un vaisseau qui allait aux Indes, elle reçut un paquet et une lettre écrite de la main de Virginie. Elle disait :

« Très chère et bien-aimée maman,

Je vous ai déjà écrit plusieurs fois et comme je n'ai pas eu de réponse, je pense que mes lettres ne vous sont pas parvenues. Croyez-le, j'ai versé bien des larmes depuis notre séparation.

Ma grand-tante a été bien surprise lorsque je lui ai dit que je ne savais ni lire ni écrire. Elle m'a mise, dès le lendemain, en pension dans une grande abbaye près de Paris où j'ai des maîtres de toute espèce. Ils m'enseignent l'histoire, la géographie, la grammaire, la mathématique et à monter à cheval. Mais j'ai de si faibles dispositions pour toutes ces sciences que je ne fais pas beaucoup de progrès avec eux. Cependant les bontés de ma tante ne se refroidissent point : elle a mis près de moi deux femmes de chambre et m'a fait prendre le titre de comtesse.

J'ai cherché d'abord à vous donner de mes nouvelles par une main étrangère mais, n'ayant personne de confiance, je me suis appliquée à apprendre à lire et à écrire, si bien que, désormais, je puis m'adresser à vous directement.

Je joins à ce paquet des pépins et des noyaux de fruits, avec des graines de toutes sortes d'arbres que j'ai recueillies. J'y ai ajouté des semences de violettes, de myosotis, de marguerites, de coquelicots et de bleuets que j'ai ramassées dans les champs.

Sachez pour finir, chère maman, que le plus grand chagrin que j'éprouve ici est que personne

ne me parle jamais de vous et que je ne peux parler de vous à personne.

Votre obéissante et tendre fille,
Virginie de la Tour. »

Paul fut étonné de ce que Virginie ne parlait pas de lui. Mais certaines semences étaient contenues dans une petite bourse en tissu. Quand il la reçut des mains de Mme de la Tour, il y aperçut un P et un V entrelacés et brodés avec des cheveux qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

Il sema avec le plus grand soin les graines européennes, en particulier celles de violettes et de myosotis dont les fleurs lui semblaient avoir quelque analogie avec le caractère et la tristesse de Virginie. Seulement le climat ne devait pas leur être favorable car peu poussèrent et aucune ne fleurit.

Cependant, le bruit se répandit sur l'île, apporté par les gens du vaisseau, que Virginie était sur le point de se marier. On nommait le seigneur de la cour qui devait l'épouser. Quelques-uns, même, prétendaient que la chose était déjà faite. D'abord, Paul méprisa ces propos, considérant qu'il s'agissait de vils ragots.

Peu à peu, toutefois, il se mit à craindre que les mœurs de l'Europe n'aient corrompu son amie et lui aient fait oublier ses anciens engagements. Ce

qui acheva d'augmenter ses craintes, ce fut que plusieurs vaisseaux arrivèrent au cours des huit mois suivants, sans qu'aucun n'apporte des nouvelles de Virginie.

En proie au plus profond désarroi, il en était arrivé à envisager un départ pour la France. « J'y servirai le roi, se disait-il, j'y ferai fortune, et la grand-tante de Virginie me donnera sa petite-nièce en mariage quand je serai devenu un grand seigneur. »

Vint un matin, au point du jour, où il aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon signalait qu'on voyait un vaisseau en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Suivant l'usage, le pilote du port s'était embarqué pour aller le reconnaître. À son retour, il annonça que le vaisseau signalé était le *Saint-Géran*, qu'il était à quatre lieues au large et qu'il ne mouillerait au port que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable. Le pilote avait avec lui des lettres de France. Il y en avait une pour Mme de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt et courut à la plantation où tout le monde se réunit pour la lire.

Virginie annonçait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais traitements de la part de sa grand-tante. Après avoir voulu la marier

contre son gré, la vieille dame l'avait ensuite déshéritée, et enfin renvoyée à un moment qui ne lui permettait d'arriver à l'île de France qu'à la saison des ouragans.

À peine cette lettre lue, toute la famille, transportée de joie, s'écria : « Virginie est arrivée ! »

Il pouvait être dix heures du soir quand Paul se mit en route pour le port afin d'être sur place quand le vaisseau y mouillerait. Chemin faisant, il fut rattrapé par un Noir qui avançait à grands pas. Paul demanda où il allait.

— Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre d'Or. On m'envoie avertir au port qu'un vaisseau est mouillé dans le chenal entre la côte et l'île d'Ambre.

Sur quoi il continua sa route sans s'arrêter davantage.

Paul décida d'aller vers le quartier de la Poudre d'Or, au-devant de Virginie. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée ; on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre.

Vers minuit, Paul arriva tout en nage sur le bord de la mer. Un feu y brûlait autour duquel plusieurs

habitants des environs s'étaient rassemblés. Paul s'en approcha pour attendre le jour.

Quand il y eut un peu de clarté au ciel, on ne put discerner aucun objet sur la mer qui était couverte de brume. Puis, vers les sept heures du matin, on aperçut, à travers le brouillard, la coque et les vergues d'un grand vaisseau. Il était si près du rivage que, malgré le bruit des flots, on entendait le sifflet du quartier-maître qui commandait la manœuvre, et les matelots, qui crièrent par trois fois : « Vive le roi ! »

Paul se réjouissait en songeant que le bateau ne tarderait pas à se diriger vers le port, quand il entendit dire à son voisin :

— Les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse de vent et les oiseaux de mer se réfugient à terre : c'est l'annonce d'un ouragan.

Et de fait, vers les neuf heures, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables qui ressemblaient à ceux de torrents d'eau mêlés au tonnerre. Tout le monde cria : « Voilà l'ouragan ! », et dans l'instant un tourbillon affreux de vent dissipa la brume qui nappait la mer. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert avec son pont chargé de monde.

La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et le canal où le bateau restait prisonnier n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches,

creusées de vagues noires et profondes. Dans le ciel couraient des nuages d'une forme horrible. Il ne dispensait plus qu'une lueur olivâtre et blafarde qui éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

À force d'être ballotté et secoué en tous sens, le vaisseau rompit ses amarres et ce qu'on craignait arriva : il fut jeté sur les rochers, à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi ceux qui regardaient.

Paul allait s'élançer à la mer lorsque deux hommes le retinrent chacun par un bras.

— Mon fils, lui dit l'un d'eux, voulez-vous périr ?

— Il faut que j'aie à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure !

Incapables de le raisonner, les deux hommes lui attachèrent à la ceinture une longue corde dont ils tinrent l'autre extrémité.

Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec. Bientôt après, toutefois, elle revenait avec une nouvelle furie et le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui rejetaient loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie et à demi noyé. Mais lui, à peine avait-il repris pied qu'il retournait vers le vaisseau.

On vit alors une scène digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle surgit à la poupe du navire, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son ami à son intrépidité.

À ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'avança en rugissant vers le vaisseau. Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, sembla un ange qui prend son vol vers les cieux.

Ô jour affreux ! hélas ! tout fut englouti !

La lame jeta bien avant dans les terres le malheureux Paul, sans connaissance ; il rendait le sang par la bouche et par les oreilles. On s'empressa de le confier aux soins d'un chirurgien.

Un peu plus tard, quand la fureur des éléments se fut calmée, on se mit en quête des naufragés. On retrouva, sur une plage voisine, le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où elle avait péri. La main qu'elle appuyait sur son cœur était fortement fermée. Elle y serrait ce portrait de Paul qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait !

Il fallut apprendre le sort de sa fille à Mme de la Tour. En entendant la terrible nouvelle, elle fut aussitôt saisie d'étouffements et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne put faire entendre que des soupirs et des sanglots.

On enterra Virginie près de l'église des Pamplemousses, au pied d'une touffe de bambous, où naguère, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimait à se reposer assise à côté de celui qu'elle appelait son frère.

Paul n'assista pas aux funérailles. Il lui fallut trois semaines pour se trouver de nouveau en état de marcher, mais son chagrin s'augmenta à mesure que son corps reprenait des forces. Il était insensible à tout, ses regards étaient éteints, et il ne répondait rien aux questions qu'on lui faisait. Mme de la Tour, qui était mourante, lui disait doucement :

— Mon fils, tant que je te verrai, je croirai voir ma chère Virginie.

À ce nom, il tressaillait, se retirait dans le jardin et s'asseyait au pied du cocotier planté par elle, les yeux fixés sur la fontaine.

Dès qu'il en eut la force, il descendit au bord de la mer, à l'endroit où avait péri le *Saint-Géran*. À la vue du canal dont l'eau était alors lisse et unie comme un miroir, il s'écria : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! » et tomba en défaillance.

Pendant les huit jours qui suivirent, il parcourut tous les lieux qui lui rappelaient sa bien-aimée. Le papayer qu'elle avait planté, les pelouses où elle aimait à courir, la forêt où elle se plaisait à chanter firent tour à tour couler ses larmes en abondance. Et les échos qui avaient retenti tant de fois de leurs

cris de joie ne répétèrent plus que ces mots douloureux : « Virginie ! ô ma chère Virginie ! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se creusèrent, son teint jaunit, sa santé s'altéra irrémédiablement.

Paul mourut deux mois après sa chère Virginie dont il prononçait sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils. Elle fit de tendres adieux à Mme de la Tour, « dans l'espérance, dit-elle, d'une douce et éternelle réunion ».

Cette dernière, qui se soutenait au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'âme incroyable, ne lui survécut que d'un mois. Le gouverneur prit alors à sa charge Domingue et Marie, qui n'étaient plus en état de servir et qui ne tardèrent pas à rejoindre leur maître et leurs maîtresses dans un monde meilleur.

Quant à la tante dénaturée, elle n'attendit pas longtemps la punition de son inhumanité : elle se trouva prise de vapeurs qui lui rendaient la vie et la mort également insupportables. Des parents, profitant des accès auxquels elle était sujette, la firent enfermer comme folle, pour s'emparer de sa fortune. Elle mourut avec encore assez de raison pour comprendre qu'elle était la victime de ceux qui l'avaient si mal conseillée toute sa vie.

Sous les bambous, près de la petite église, on a placé son ami Paul auprès de Virginie et, autour

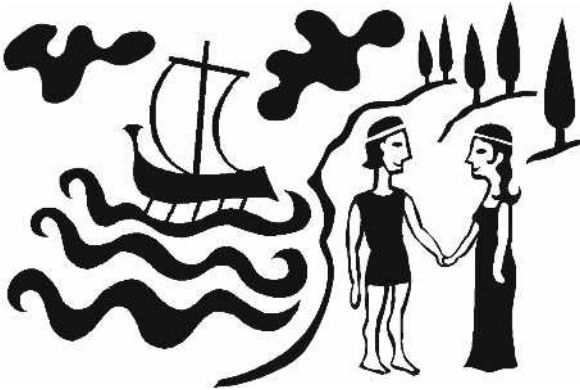
d'eux, leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres ni gravé d'inscriptions à leurs vertus mais leur mémoire est restée ineffaçable.

L'histoire de Paul et de Virginie est due à Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre. Né en 1737 au Havre, il fut un temps ingénieur militaire avant de se faire renvoyer de l'armée pour insubordination. Alors, Bernardin de Saint-Pierre, comme on l'appelle généralement, se mit à voyager beaucoup et, en particulier, passa plusieurs années sur l'île de France. Il y fera naître, grandir et mourir les héros de son livre.

Rentré en France, il écrivit le roman qui l'a rendu célèbre, Paul et Virginie, et le fit paraître deux ans avant la prise de la Bastille, en 1787. Le succès, on peut le dire, ne fut pas tout de suite au rendez-vous, et, de son vivant, Bernardin de Saint-Pierre fut plus apprécié comme botaniste (en 1791, il devint intendant du Jardin des plantes, à Paris) que comme romancier.

Par la suite, son roman est devenu un « classique » et tout le monde, à défaut de lire le livre en entier, a entendu parler de la belle et triste histoire de Paul et de Virginie.

2. ARIANE ET THÉSÉE



Debout sur le rivage de Naxos qu'ébranlent les vagues sonores, Ariane, désolée, regarde la nef de Thésée qui s'éloigne. Elle voit sans la voir, sans croire qu'elle la voit, la noire voile qui diminue vers l'horizon. Déjà, elle n'entend plus battre les rames qui tachent d'écume blanche les sombres flots.

Il s'éloigne, le cruel Thésée, laissant s'envoler au vent qui souffle toutes les promesses qu'il a faites, tous les serments qu'il a jurés. Telle une statue de